



Le sergent Jacques DELPY

DÉCORÉ DE LA MÉDAILLE MILITAIRE, DE LA CROIX DE GUERRE
DE LA MÉDAILLE DES ÉPIDÉMIES

mort pour la France, devant Verdun, le 26 Mai 1916



Avant de venir à Riom où son père avait été nommé avocat-général en attendant de devenir Président de Chambre, Jacques Delpy qui était né à Lombez, avait séjourné à Mende et à Cherbourg où il avait commencé ses classes, — si l'on peut se servir ici de cette expression — à l'âge de trois ans, dans une institution de la ville. Il était alors si sensible, au dire de sa sœur, qu'il ne manquait jamais d'embrasser « la maison » avant de la quitter. Cette sensibilité le suivra partout et cette puissance d'attachement expliquera le souvenir que Jacques avait gardé de son vieux collège de Riom, bien qu'il n'y ait passé que deux ans, de 1898 à 1900.

Quand il quitta Ste Marie sous la pression des influences liberticides chères au Combisme il alla continuer ses études au collège Stanislas d'où ces mêmes influences ne tardaient pas à le faire sortir pour l'amener finalement au lycée Henri IV. De ces mutations multiples la formation de Jacques n'eut pas à souffrir, l'influence des esprits supérieurs qu'il trouvait dans son entourage familial, et son propre jugement ayant contrebalancé heureusement les inconvénients qui, pour une autre nature, auraient pu en résulter. A 17 ans il commençait son Droit qu'il interrompait l'année suivante pour faire son service militaire. Sorti de la caserne il reprenait ses chères études et suivait concurremment les cours de l'École des sciences politiques dont il ne tardait pas à être diplômé. A 23 ans il passait son Doctorat en Droit et se faisait inscrire à la Cour d'appel de Paris. Attiré par le Droit international il s'orienta de ce côté ; il préparait des concours au ministère

de l'intérieur lorsque la guerre éclata. Versé dès le début des hostilités, dans les services sanitaires, sa santé délicate, moins solide que sa volonté, ne put résister à l'ambiance d'un hôpital de contagieux. Il y contracta la fièvre typhoïde. Au printemps de 1915, il est en convalescence à Paris et nous relevons dans son journal, à cette date, la page suivante que le peint tout entier avec sa sensibilité si vibrante et son sens exquis de la mesure et de l'harmonie françaises :

« Qu'elles sont fertiles en réflexions de toute nature les rues de la capitale en ce printemps de 1915 ! Et d'abord que faut-il penser de cette rapidité extraordinaire avec laquelle nous nous sommes faits à l'idée de la guerre ? Et quelle guerre ! Faut-il voir là infériorité de notre race et la marque d'une trop grande légèreté ? Et ne serait-ce pas plutôt au contraire la marque certaine d'une Force morale supérieure ? Je me souviens que l'un des derniers jours d'avril, vers 4 heures, par une délicieuse fin de journée, je suivais la grande allée des Tuileries allant de la Concorde vers le Carrousel. J'ai toujours beaucoup admiré cette perspective, mais comme j'en ai mieux que jamais compris ce jour-là toute la beauté ! Autour de moi des enfants joyeux jouaient au cerceau, pieusement surveillés par leurs mères, et de ce tableau de joie paisible contrastant avec la tragique réalité de l'heure présente il se dégageait tout une philosophie sur la vanité des choses humaines.

Et instinctivement je lève les yeux et j'aperçois devant moi, succédant aux lignes harmonieuses de ce jardin si français, celles non moins artistiquement françaises du Louvre. Je me retourne et à l'Occident, dans un foudroiement de gloire, c'est l'Arche gigantesque de l'Etoile qui m'apparaît fermant l'horizon.

C'est dans ce cadre de pureté et d'harmonie française, par une soirée d'avril que j'ai le mieux senti quelle irréparable catastrophe a failli se produire en septembre, lorsque les cris de la bête fauve se sont fait entendre jusqu'aux portes de cette capitale de la Beauté ! »

Cette bête fauve, Jacques devait entendre ses rugissements et assister à ses convulsions devant Verdun, un an après qu'il écrivait ces lignes. Sergent dans un groupe de brancardiers, il était le 22 Mai à son poste entre Vaux et Douaumont, occupé à la relève des blessés au milieu d'un bombardement intense, lorsqu'un éclat d'obus lui transperça la poitrine. Nous laissons ici la parole à son médecin chef, le Docteur Jullien, qui nous dira en même temps

les circonstances de sa blessure et de sa mort et les regrets qu'il laissa à tous ceux qui l'avaient connu :

Ce 6 Juin 1916

Monsieur

. . . . J. Delpy a été touché en se rendant à un poste de secours régimentaire pour y chercher des blessés. Il avait avec lui 8 brancardiers ; un obus est tombé à côté d'eux : deux de ses hommes ont été tués sur le coup ; deux autres légèrement blessés et lui même atteint d'un petit éclat d'obus qui l'a traversé de part en part au dessus de la base du cœur. Il est tombé sans connaissance et ses brancardiers restés valides se sont empressés de le rapporter à mon poste. Il était sans connaissance et paraissait à l'agonie. L'aumonier de mon groupe l'a vu dès ce moment ; je l'ai placé dans le réduit qui me servait d'abri personnel, sur mon matelas et nous nous sommes mis en devoir de le rappeler à la vie. Peu à peu il est revenu à lui, et je l'avoue, contre tout espoir, a repris tout à fait connaissance, Devant cette résurrection inespérée, j'ai renoncé à l'évacuer de suite sur une ambulance, la seule chance de guérison que présentait une plaie de ce genre étant l'immobilité sur place ; tout transport hâtif pouvait déterminer une hémorragie mortelle. Je l'ai donc gardé à côté de moi et tous les jours qui passaient donnaient à votre cher Parent une chance de plus de guérir. C'est alors qu'il vous a fait écrire par un de ses camarades, dictant lui-même ses lettres. Le 25 au matin, notre division était relevée du front : mon groupe quittait le fort où nous étions abrités ; Delpy n'a pas voulu rester avec mon successeur, et je l'ai emmené, porté à bras par les hommes de sa section, jusqu'à une ambulance la plus proche ou je savais qu'il serait très bien soigné, Je l'ai accompagné pendant tout le voyage qu'il fit dans d'excellentes conditions, Mais malgré tout, ses forces n'étaient pas revenues, et le mal inexorable, dont je surveillais l'évolution depuis le début, finit par l'emporter. Une broncho-pneumonie, complication si fréquente des plaies de poitrine, l'enleva le 26. Il s'est éteint sans souffrir. Une heure avant sa mort nous parlions encore de sa guérison prochaine, de son avenir et de sa médaille militaire qui ornait sa chemise et qui ferait si bien sur sa toge d'avocat.

Il est enterré à Dugny (Meuse) au sud de Verdun, au cimetière de l'ambulance du Prieuré. Il vous sera facile de retrouver sa tombe.

Telles sont les circonstances de la mort de Delpy. Il a montré

en toutes circonstances un courage discret et un charme sympathique qui l'avaient fait apprécier très hautement de tous ses Chefs et aussi de ses camarades comme de tous ses brancardiers.

Pour moi, Monsieur, au milieu de toutes les pertes que mon groupe a subies depuis la guerre, cette mort est de celles qui m'ont le plus affecté ; j'ai été très fortement ému par la disparition de ce charmant homme qui a laissé parmi nous un souvenir qui n'est pas près de s'effacer...

Docteur JULIEN

G. B. D. — S. P. 93

P. S. — C'est en face de Douaumont que Delpy a été blessé et c'est au fort de Souville que je l'ai gardé avec moi.

Tous ces détails ont été confirmés par M. l'Abbé Girard, aumônier divisionnaire qui a assisté Jacques à ses derniers moments et l'a suivi les 23, 24 et 25 Mai.

« Cela a été pour nous une triste consolation, nous écrivait peu après Mme Aubert, sœur de notre ancien, et je remercie Dieu d'avoir permis que Jacques ait eu le temps de se reconnaître et d'avoir un prêtre auprès de lui, bien que ses grandes qualités morales et sa mort aient dû le préparer dignement à paraître devant Dieu. Malgré tout, Monsieur l'abbé, je le recommande particulièrement à vos bonnes prières et à celles de sa chère Institution Ste Marie dont il avait conservé un si doux souvenir... »

Voici la citation qui valut à Jacques Delpy la Médaille militaire et la Croix de guerre :

» Gradé d'un courage et d'un entrain remarquables. A été blessé très grièvement le 22 mai 1916 au cours d'un bombardement intense ».

